

Compte-rendu de l'atelier « Science et engagement ontologique »

*Actes du colloque de Barbizon, septembre 1999
« Science et engagement ontologique »*

Stéphane Chauvier
Université de Caen
stephane.chauvier@wanadoo.fr

Il est difficile de faire un bilan exhaustif des discussions qu'ont suscité les exposés précédents. On peut néanmoins essayer de reconstituer, de manière méthodique, ce que furent les axes principaux des débats.

Soit la thèse de Quine selon laquelle toute théorie enrégimentable dans la langue du calcul des prédicats est engagée à assumer l'existence des entités qui forment le parcours de valeur des variables liées figurant dans les phrases vraies de la théorie. Cette thèse soulève au moins cinq types de problèmes qui auront dominé les exposés et discussions de ce séminaire.

1) Le premier concerne la fonction même de l'assomption d'existence évoquée par Quine et son lien avec le développement des théories scientifiques. On sait que quelques philosophes sont d'avis qu'une théorie scientifique a pour raison d'être de nous permettre d'anticiper des stimulations sensorielles. Elle ne requiert donc aucun engagement ontologique, pas plus que la lecture de *Madame Bovary* ne requiert que l'on assume l'existence d'Emma. Quelques scientifiques pensent en outre que les questions d'ontologie sont un luxe car elles ne jouent aucun rôle dans les procédures qui déterminent les conditions d'acceptabilité d'une hypothèse. Mais, comme le soutient Quine lui-même, un « but majeur » de la science est « la compréhension » et pas seulement la prédiction¹. En outre il arrive aux scientifiques de rejeter des théories pour des motifs en partie ontologiques, comme c'est le cas des mathématiciens intuitionnistes. Mais il est également vrai que, par bien des aspects, les investigations de certains ontologues contemporains sur l'existence des tropes ou le mode d'être des courants d'air tendent à justifier la thèse de Carnap selon qui ces questions relèvent plus de l'esthétique que de la science. Un aspect important de l'examen de la thèse de Quine aura donc consisté à délimiter ce qu'on peut appeler le champ de pertinence cognitive des questions ontologiques, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles les questions ontologiques peuvent être envisagées comme des questions « internes » et pas seulement « externes », comme des questions qui jouent un rôle à la fois dans l'usage « compréhensif » des théories scientifiques, mais également dans leurs conditions d'élaboration et d'acceptation.

2) Un second problème concerne la manière dont, selon Quine, le problème ontologique doit être posé : toute pensée articulée et vraie est-elle enrégimentable dans la langue du calcul des prédicats ? D'après Quine, le problème ontologique semble devoir être réduit à celui de l'identification du domaine de valeur de variables discrètes d'individus. Or, il n'est pas difficile de voir que si être, c'est être la valeur d'une variable liée, alors il est toutes sortes de modes d'être qui se trouvent *ipso facto* répudiés. C'est le cas des événements, dès lors que des énoncés comme « il pleut » ou « il rougeoit » ne sont pas enrégimentables dans la langue standard du calcul des prédicats, à moins de violenter fortement le sens usuel de ces énoncés. C'est également le cas des « traits » et autres entités indiscrètes dès lors qu'un énoncé comme « il y a beaucoup d'eau » n'est pas non plus enrégimentable². Aborder le problème ontologique à partir des variables d'individus, c'est donc fatalement 1) laisser de côté certains types d'énoncés descriptifs parmi les plus courants et 2) réduire le profil de toute entité à celui d'une entité discrète. Or, est-il nécessaire, pour qu'un énoncé soit scientifique, qu'il soit enrégimentable dans la langue du calcul des prédicats ? Ou bien cette langue ne doit-elle pas elle-même être complétée pour faire droit à la manière dont certaines de nos pensées se trouvent articulées ? La notation du calcul des prédicats a-t-elle un rôle normatif ou constitue-t-elle un simple outil heuristique, visant à clarifier la forme logique de nos pensées effectives ?

3) Une troisième difficulté concerne le rôle de ce que Quine appelle « hypothèses analytiques »³ dans la détermination des engagements ontologiques d'une théorie enrégimentée. Il semble en effet que Quine fasse une différence entre les sortes d'*objets* dont une théorie assume l'existence : des lapins, des particules élémentaires, des nombres, etc., et le mode d'être ou la catégorie ontologique

¹ *La poursuite de la Vérité*, trad. M. Clavelin, Paris, Seuil, 1993, p. 22.

² Cf. Quine, *Le Mot et la Chose*, trad. P. Gochet, Paris, Flammarion, 1977, pp. 140-147.

³ Cf. *Le Mot et la Chose*, §15, *op. cit.* pp. 110 sqq. et « Relativité de l'ontologie » in *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. J. Largeault, Paris, Aubier, 1977, p. 46.

sous laquelle tombe ces objets : entités ponctuelles, évènements, classes de parties temporelles, instances d'universel, etc. D'après Quine, si l'enrégimentement d'une théorie permet de déterminer les sortes d'objets dont elle implique l'existence, rien, dans l'architecture de la théorie, ne permet de déterminer le mode d'être ou la catégorie ontologique de ces entités. C'est ici la thèse de l'indétermination de la traduction, envers de la thèse de la relativité de l'ontologie. Or est-il possible de séparer, comme le fait Quine, ces deux types de déterminations ? Est-il en particulier exact que les conditions d'assertabilité d'une phrase, dans un contexte observationnel, ne dépendent pas des hypothèses analytiques impliquées, dans l'esprit du locuteur, par cette phrase de telle sorte que l'observation, non de l'architecture logique de la théorie, mais des conditions d'assertabilité des phrases observationnelles qu'elle permet d'engendrer permettrait de révéler les hypothèses analytiques qui la sous-tendent⁴ ? En un mot, la thèse de l'engagement ontologique est-elle compatible avec celle de la relativité de l'ontologie si l'on reconduit une théorie ou les phrases d'une théorie à leurs conditions de vérité ou à leur conditions d'assertabilité ?

4) Un quatrième problème concerne l'irréductibilité de l'engagement ontologique lui-même. Même s'il est vrai qu'une théorie est engagée à assumer l'existence des entités qui constituent la valeur sémantique des variables liées qui figurent dans ces phrases vraies, ne peut-on concevoir des stratégies de désengagement ontologique, une théorie ontologiquement engagée n'apparaissant plus alors que comme une formulation particulière d'un certain corps de vérités ? L'un des exposés a notamment rappelé que pour certaines théories T, il existe une théorie réduite T', liée à la première par un lien de conservativité et qui permet de se passer des entités postulées par la première pour prouver ses théorèmes. Néanmoins, ces résultats ne valent que pour des théories mathématiques⁵. Sont-ils dès lors transposables aux sciences de la nature ? Et ne faut-il pas, contre le holisme de Quine, en revenir à la distinction viennoise entre la sphère de l'analytique et celle du synthétique ? L'irréductibilité des engagements ontologiques ne pourrait-elle jouer le rôle de critère de distinction entre l'analytique et le synthétique ?

5) Enfin un dernier problème, plus global, plus métaphysique, concerne le statut dernier des entités dont une théorie serait irréductiblement engagée à assumer l'existence. Faut-il voir dans ces entités, comme le suggère Quine avec son concept de « réification », un produit, un artefact de l'esprit ou bien faut-il prêter à ces engagements ontologiques une authentique valeur gnoséologique ? L'idée d'une résistance de l'être, évoquée notamment par Popper, est toute négative. Elle ne valide aucun choix positif, mais se borne à en exclure certains. Faut-il cependant se borner à une sorte de réalisme minimal, ne s'autorisant à invoquer qu'un Quelque chose qui se laisserait « réifier » conformément aux hypothèses analytiques que nous adoptons ? Cette « réifiabilité » du Quelque chose ne mérite-t-elle pas aussi une explication et n'implique-t-elle pas que nous connaîtrions au moins une propriété de la Chose en soi ? Mais alors, où faire passer la frontière entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas ?

Il est certain que toutes ces questions n'ont pas trouvé leur réponse dans nos travaux. Mais n'est-ce pas déjà un résultat appréciable que d'avoir pu les formuler clairement ?

⁴ Cf. Gareth Evans, « Identity and Predication » in *Collected Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1985, pp. 25-48.

⁵ Cf. par exemple Hartry Field, *Science without Numbers*, Oxford, Blackwell, 1980.